

La réception de la série télévisée sénégalaise Dinama Nekh : à propos des enjeux entourant la réussite de personnages féminins et la complémentarité du genre

Nicolas Faynot

► **To cite this version:**

Nicolas Faynot. La réception de la série télévisée sénégalaise Dinama Nekh : à propos des enjeux entourant la réussite de personnages féminins et la complémentarité du genre. Nouveaux Imaginaires du Féminin, Sep 2017, Nice, France. Nouveaux Imaginaires, 2017. <halshs-01665591>

HAL Id: halshs-01665591

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01665591>

Submitted on 16 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

La réception de la série télévisée sénégalaise *Dinama Nekh* : à propos des enjeux entourant la réussite de personnages féminins et la complémentarité du genre

Faynot Nicolas, Doctorant, Université Lyon 2 - LADEC (Fre 2002), nicolas.faynot@univ-lyon2.fr

Résumé : En ayant pour support une étude ethnographique menée dans un quartier dakarois, cet article se propose d’aborder la réception qui est faite de la série télévisée sénégalaise *Dinama Nekh*. Sa logique consiste à montrer comment deux jeunes femmes, non mariées et qui vivent en colocation, arrivent à user de subterfuges afin de duper les hommes qui les courtisent en leur soutirant de l’argent. La réception qui est faite de cette série montre les débats moraux que suscite une représentation alternative des rapports de genre dans la société sénégalaise, cristallisés ici à travers des modèles de personnages féminins qui réussissent sans l’aval des hommes. Si la question de l’imaginaire émancipatoire de la série est loin d’être central, les débats suscités par sa diffusion rendent possible des discussions qui questionnent cette idée de réussite et les relations entre les hommes et les femmes.

Mots-clés : Série télévisée, Sénégal, Genre, Séduction, Réussite

Dans la maison familiale où je loge à chacun de mes séjours dakarois, à partir de 16h en semaine, la grande majorité de ses membres regardent des séries télévisées qui se succèdent les unes après les autres jusqu’à l’heure du repas du soir. Comme plusieurs chaînes proposent ce type de programme sur le même créneau horaire, il s’agit alors de s’adapter aux préférences de chacun.e.s. Dans presque chaque résidence du quartier, une télévision est allumée devant laquelle un auditoire semble captivé par la trame d’une série. Le caractère massif de la consommation télévisuelle dans le paysage domestique dakarois est incontestable, si bien que la possession d’une télévision se révèle être une « obligation sociale » (Werner 2006 : 168). Les séries télévisées quant à elles se placent à la deuxième place des programmes les plus regardés (Werner 2011 : 145). Si le gros du paysage de ces séries a été et est toujours composé de *telenovelas*¹, ces dix dernières années les programmes se sont diversifiés tant en termes de contenu que de provenance.

¹*Telenovelas* : Programme télévisuel d’origine sud-américaine destiné à une consommation de masse (Werner 2012 : 96).

Ainsi, de plus en plus des programmes nigériens côtoient des séries indiennes, philippines ou sénégalaises. Parmi les séries sénégalaises qui ont connu un succès considérable ces dernières années, il faut mentionner *Un café avec* et *Dinama Nekh*, qui ont contribué à renouveler le genre et l'audimat.

Cet article va porter sur la réception de *Dinama Nekh* (DN) dans un quartier dakarois, dont le contenu porte en particulier sur les relations de séduction entre les hommes et les femmes. Ce qui va surtout m'intéresser tient aux réactions que son contenu a suscité, ainsi c'est à une analyse de la réception de cette série que je compte procéder, c'est-à-dire centrée sur les significations établies par les téléspectateurs (Ang : 78 ; Schulz : 119-120). Pour ce faire, je me suis intéressé aux interprétations dites primaires de l'audimat (Werner 2012 : 101), c'est-à-dire centrées sur le moment de la diffusion. Cette temporalité qui s'est révélée une « occasion idéale [afin de procéder à] un examen ethnographique » (Ang : 79) a été complétée par l'analyse des interprétations dites secondaires, c'est-à-dire qui interviennent suite à la diffusion (Werner 2012 : 102).

D'après les interprétations recueillies, trois aspects en particulier questionnent les relations entre les sexes et cristallisent de vives tensions sur ces sujets. Il s'agit du fait que les hommes soient tournés en ridicule par des femmes, du fait que des femmes échappent à l'institution maritale et enfin qu'elles réussissent socialement sans l'aval des hommes et en dépit de ces derniers. Les modèles de réussite féminine que cette série présente étant quelque peu inédits, les réactions de son public ont donc ouvert un cadre particulièrement approprié afin d'interroger les relations hétérosexuelles prémaritales dans le Sénégal contemporain, les injonctions exercées sur les femmes et les réactions patriarcales de maintien et de justification des prérogatives de genre.

1 Cadre d'enquête

Je mène une thèse d'anthropologie dans laquelle je m'intéresse aux parcours sentimentaux prémaritaux d'hommes dakarois. Dans cette optique, j'ai résidé pendant un an et demi (de manière non consécutive) dans un quartier de la banlieue de Dakar, Cambérène. Je me suis intéressé en particulier à des personnes issues de milieux populaires et musulmans, sachant que le Sénégal est un pays à très large majorité musulmane. Les données que je vais présenter ici ont été collectées de différentes manières, en particulier par le biais d'entretiens formels ou informels avec des jeunes

hommes et femmes, leurs parents, leurs amis, leurs petites amies etc. Les observations menées pendant la diffusion de DN m'ont apporté une aide précieuse, en particulier lorsqu'elles ont eu lieu en contexte familial. En effet, devant la pudeur compréhensible des jeunes femmes du quartier à évoquer leurs expériences sentimentales avec moi (un homme français) dans le cadre d'une enquête, DN m'a ouvert un cadre dans lequel il leur a été possible de s'exprimer sur un certain nombre de sujets intéressant les objets de ma thèse et ceux du point particulier discuté dans le cadre de cet article. Grâce à ces moments partagés collectivement, j'ai eu ainsi l'opportunité de regarder et de m'intéresser à DN, aux réactions suscitées pendant et après sa diffusion quotidienne, d'en entendre des commentaires. Les interprétations de la série et les réactions qu'elle suscite sont diverses, en fonction des points de vue, de la position sociale des locuteurs, de leur sexe etc. et je vais essayer de mettre en avant cette disparité.

2. Dinama Nekh

DN est une série comique qui met en scène deux amies à travers leurs relations avec des hommes qu'elles tentent de séduire afin de leur extorquer de l'argent. *Dinama nekh* signifie en langue wolof « cela va être agréable », mais s'entend souvent dans le sens de « je suis partant », une formule qui est employée comme réponse positive à une proposition. DN comprend trois saisons de 30 à 51 épisodes, qui durent entre 13 et 25 minutes. Ils ont été initialement diffusés en fin de journée, ont fait l'objet de plusieurs rediffusions et sont dorénavant disponibles en visionnage libre sur différentes plateformes internet. Dans le paysage des séries diffusées au Sénégal, DN est un peu à l'écart. D'une part parce qu'elle est diffusée en wolof à l'inverse de la plupart des séries, qui, lorsqu'elles proviennent de l'étranger, sont traduites en français². Les séries qui ont été les plus populaires mettent souvent en avant un amour impossible ou les difficultés sociales injustes vécues par un personnage. Ce n'est pas le cas de DN.

L'héroïne de cette série s'appelle Maïmouna, souvent désignée par son surnom Mounass. Elle vit en colocation avec son amie Daro, dans un appartement dakarois moderne et chic, qui est le cadre quasi exclusif du tournage.

²La narration étant lente et centrée sur des messages visuels, cela permet à un maximum de personnes d'être en capacité de suivre l'intrigue et le déroulement des événements même s'ils ne maîtrisent pas bien la langue employée (Werner 2012 : 100-101).

« Dinama Nekh, c'est l'histoire de deux amies. Elles invitent des hommes chez elles. Des hommes souvent différents. Elles offrent des soins, préparent à manger, elles font des choses. En échange les hommes donnent de l'argent, entretiennent leur style de vie. Elles conçoivent ça comme un *business*, elles le disent dans la série, qu'elles ont une entreprise. » (Codou, 30 ans, célibataire)³.

« Les hommes qu'elles invitent, ils sont un peu, comment dire, naïf. Ils ont l'air de prendre cette relation très au sérieux. Alors que Mounass et Daro, comment dire, elles les arnaquent. Elles en veulent juste après leur argent. Elles font plein de choses pour les séduire. Il y a des techniques qu'elles connaissent bien. » (Bintou, 24 ans, mariée)

« Certains hommes pensent qu'ils sont dans une relation exclusive, elles font croire que oui : "Si tu as de bonnes intentions, je suis prête !" En fait elles ont d'autres objectifs. » (Ndeye, 32 ans, divorcée)

Le but des deux protagonistes semble donc très clair aux yeux de ces trois auditrices : il s'agit avant tout de soutirer de l'argent à des hommes, quels que soient leur profil et leur statut social. Pour cela, elles les dupent en leur faisant miroiter la promesse d'une mise en couple, et ce qu'elle peut entraîner en termes d'affection et d'accès à leurs sexualités. Si l'homme ne donne pas d'argent, la relation ne perdurera pas et sa présence ne sera plus tolérée au domicile des deux colocataires.

Dès le premier épisode de la série, le ton est donné : persuadées qu'un homme est riche, elles l'invitent à leur domicile et l'accueillent en face d'une table remplie de bouteilles de soda, de la même manière que l'on reçoit un invité de marque. Lorsqu'elles se rendent compte que ce dernier possède au final relativement peu d'argent – 150 000 Fcfa (environ 230 euros) au lieu des 150 000 euros attendus –, elles lui reprennent sa boisson des mains et le congédient. Pour arriver à leurs fins, elles usent de stratégies différentes. Lorsqu'elles invitent un des prétendants de Mounass, celle-ci prétend, avec la complicité de Daro, être envoûtée par un génie (Saison 1, épisode 3). Elle se fait donc passer pour folle au grand désarroi de son prétendant. Daro lui explique alors qu'il faut impérativement soigner Mounass et que, devant la nature du trouble, c'est auprès d'un marabout qu'il faut chercher secours. Le soin en question coûtant un prix conséquent et Daro expliquant qu'elle ne possède pas cette somme, l'homme s'empresse donc d'aller la chercher. Ces deux exemples ne représentent qu'une infime partie des techniques mobilisées par les deux complices, mais ils nous permettent de saisir leurs modalités mensongères utilisées et leurs finalités marchandes.

³Dans un souci d'anonymisation des acteurs de cette recherche, les prénoms employés ont été changés.

3. Le *mbaaran*

L'activité centrale à laquelle prennent part Daro et Mounass consiste à tenter de cumuler les relations sentimentales afin d'arriver à en dégager des profits importants. Les pratiques féminines de multipartenariat sont communément désignées au Sénégal sous l'appellation *mbaaran*. Ce terme renvoie à une pratique qui consiste à « entretenir un réseau d'hommes *a priori* ignorants de ce multipartenariat, pourvoyeurs en argent et cadeaux de tous genres » [Fouquet 2007 : 109]. Le *mbaaran* peut être pensé comme relevant du continuum des échanges économique-sexuels, dans le sens où il désigne une relation dans laquelle un homme fournit un service ou une prestation contre la possibilité d'accéder aux faveurs sexuelles d'une femme (Tabet : 8). Cette notion permet entre autres de prendre en compte les formes de circulation monétaires dans des interactions intimes entre homme et femme dès lors qu'ils ne sont pas conçus comme de la prostitution. Malgré tout, la frontière entre prostitution et *mbaaran* peut parfois s'avérer mince dans les représentations des Sénégalais (Fouquet 2014 : 150), cela dépend de critères tel que le cadre où il s'exerce, sa fréquence, le fait que les ambitions matérialistes des femmes soient plus ou moins bien cachées, etc.

Le *mbaaran*, comme cela est visible dans DN, peut se relever être pour les femmes un facteur de promotion sociales. Le marché de l'emploi à Dakar étant complètement saturé, les perspectives d'embauche dans des secteurs formels étant peu ouverts aux femmes (Antoine et al), le *mbaraan* peut se révéler être pour elles une option leur permettant de gagner des sommes monétaires conséquentes. Ensuite, cette pratique permettrait aux jeunes femmes de choisir le meilleur parti en vue d'une union matrimoniale. Je précise qu'au Sénégal, le mariage est le seul cadre légitime d'union hétérosexuelle, et d'exercice de la sexualité (Dial : 41 ; Adjamagbo et al : 248), et que les « unions libres sont très mal tolérées » (Antoine : 14).

Le *mbaraan* pratiqué par Mounass et Daro est quant à lui relativement exceptionnel et diverge des formes auxquelles j'ai pu m'intéresser à l'échelle du quartier. En particulier parce que les sommes captées et que la fréquence des nouvelles rencontres est importante. Mais aussi parce que leur but vise à un enrichissement rapide et qu'elles ne s'importunent pas du fait que leurs intentions soient découvertes. C'est en cela que se

dessine l'aspect *business* de leur pratique, les hommes n'hésitent pas à ce propos à essentialiser ces comportements féminins comme étant nécessairement matérialistes⁴.

4. Se moquer des hommes

Les descriptions du synopsis de la série qui ont été citées auparavant se concentraient sur le fait que l'objectif de Mounass et Daro était de duper les hommes. C'est effectivement le cas, à la différence près qu'il serait plus juste de dire qu'elles tentent d'arnaquer les hommes. La plupart du temps cela ne fonctionne pas. Au dernier moment, elles échouent pour des raisons circonstancielles et non pas parce que les hommes se rendent compte de la supercherie. Dans la saison 1 (épisode 2), une des tentatives de séduction de Mounass semble porter ses fruits. Son prétendant paraît charmé, rigole avec elle, lui fait des compliments, s'allonge sur le canapé en posant sa tête sur ses genoux. Lorsque l'on sonne à la porte, c'est Daro qui va ouvrir. Elle se retrouve nez à nez avec l'épouse du prétendant qui le surprend dans la position en question. Celui-ci lorsqu'il s'aperçoit de la présence de son épouse est très gêné, tourne le regard, agit à la manière d'un garçon qui se ferait réprimander par sa mère. Par conséquent, la tentative de Mounass échoue. Cette scène en particulier a pu provoquer de nombreux fous rires pendant son visionnage⁵ : « C'est un bébé » commentera Fakhi, une jeune femme célibataire de 21 ans, en faisant bien remarquer que c'est l'infantilisation de l'homme qui apporte une touche comique à cette scène. Dans l'épisode cité précédemment où Mounass fait semblant d'être atteinte par un mal étrange, son prétendant, après être allé se procurer de l'argent, revient à l'appartement. Or, comme les deux amies ne s'étaient pas préoccupées du fait que la porte soit restée ouverte, ce dernier en franchissant le pallier trouve Mounass en pleine possession de ses moyens. Donc encore une fois, la tentative échoue.

Les téléspectateurs semblent savoir de quelle manière Daro et Mounass gagnent de l'argent, mais leur réussite concrète est peu mise en scène. Elle est pourtant manifeste par tout un tas d'indices matériels. Dans cette série, on se moque des hommes et ils tombent souvent dans les pièges qui leur sont tendus, mais leurs effets ne se concrétisent que rarement. La série ne donne pas à voir la déchéance des courtisans, ainsi l'honneur

⁴Comme cela peut être le cas dans d'autres capitales ouest-africaines, voir Castro.

⁵Elle a été regardée en présence de trois femmes et deux enfants.

masculin n'est pas totalement mis à mal. Que DN se moque ouvertement des hommes est un fait qui scandalise un grand nombre de téléspectateurs masculins : « Cette série je la regarde parce que j'apprends plein de choses qui nous sont utiles à nous les hommes. Mais elle m'énerve ! Mais regarde ça ! J'ai honte pour nous ! C'est une offense envers tous les hommes. Ça fait encore croire qu'on est naïfs » commente Goudi, un homme de 27 ans (multipartenaire). L'aspect pédagogique qu'il met en avant fait référence à l'usage qu'il fait avec ses amis de DN. Ils disent en effet la regarder afin d'être au fait des techniques des femmes pour leur soutirer de l'argent. En s'intéressant à ces stratagèmes, en apprenant à les connaître et à les décrypter, ils ont pour ambition de pouvoir s'en protéger. C'est de cette manière que j'ai pu découvrir pour la première fois DN, lorsque j'ai été invité par eux pour faire une « soirée DN ». Ils voulaient m'apprendre comment, je les cite : « ne pas me faire arnaquer par les femmes ». Une des polémiques suscitées par DN se rapporte donc à ce point : les hommes sont crédules et tournés en ridicule. Mais c'est loin d'être le seul.

5. S'affranchir des hommes

D'après une étude menée par I Moya dans la banlieue de Dakar, les femmes mettent rarement en avant qu'elles contribuent à ce qu'on appelle les « dépenses quotidiennes » du foyer, même si c'est le cas, sachant que : « l'autorité du mari est directement associée à l'obligation faite à ce dernier de subvenir aux besoins de son épouse » (Moya : 183). Même si elles gagnent plus que leur époux – ce sont des situations qui restent minoritaires, mais qui se produisent de plus en plus –, elles sont censées garder ces sommes pour leurs propres besoins (Adjamagbo et *al* : 251 ; Moya : 181). Dans une certaine mesure, la réussite économique des femmes mariées est un point qui est source de tensions dans le cas où cela les amènerait à mettre à mal l'autorité de l'époux qui est liée à sa toute-puissance économique.

Dans le cas de Mounass et Daro, ces questions ne se posent pas du fait qu'elles ne soient pas mariées ni qu'elles ne cherchent à tirer des bénéfices symboliques du fait d'être en couple. Mounass et Daro ne pratiquent pas le *mbaraan* afin de trouver un époux, mais bien pour gagner de l'argent, sans ambition maritale à court ou à long terme. D'une certaine manière, elles sont libérées de la charge mentale qui est associée au rôle d'épouse. Les seules femmes qui ont ces privilèges sont normalement les femmes

divorcées, car elles sont déjà passées par l'étape du mariage, sont sorties de leur statut de cadettes sociales et ont acquis une reconnaissance sociale grâce à cette première union (Dial : 154-180 ; Le Cour Grandmaison : 215). Une femme divorcée aurait ainsi beaucoup plus de liberté qu'une femme mariée du fait qu'elle soit (momentanément) détachée d'un certain nombre d'obligations envers les hommes (Dial : 182). C'est le cas de Mounass et Daro alors que statutairement elles ne devraient pas y avoir droit. Le récit épistolaire de la sénégalaise Mariama Bâ qui s'intitule « Une si longue lettre » est éclairant sur ce point. Son héroïne, Ramatoulaye, est une femme pieuse dont le mari fait le choix de prendre une nouvelle épouse et qui vit cette situation comme une véritable trahison. A la mort de son époux, l'un des frères de ce dernier lui propose de l'épouser, comme la pratique du lévirat le préconise. Ramatoulaye refuse. Elle se fait alors courtiser par un homme riche, mais rejette aussi la proposition de mariage qu'il lui adresse. Mariama Bâ nous narre alors toutes les difficultés qui se présentent à Ramatoulaye et l'incompréhension que son choix de rester divorcée provoque parmi ses proches, ses voisins etc (Bâ).

Dans DN, c'est la complémentarité du genre qui est mise à mal puisque les hommes ne peuvent exercer le rôle qui leur est dévolu, cette prérogative leur étant refusée quoi qu'ils fassent. Daro et Mounass n'évoluent pas vraiment sans les hommes, puisqu'elles ont besoin de leur argent. En revanche, elles se construisent sans leur aval ce qui leur donne accès à des privilèges⁶ que leur statut ne devrait pas leur permettre. Certaines études menées au Sénégal mettent en avant que les ambitions matrimoniales des femmes se focalisent majoritairement sur la réussite d'une union et l'importance du choix du conjoint (Antoine et *al* ; Dial : 75). Alors que dans d'autres pays d'Afrique subsaharienne comme le Cameroun ou le Togo, il y a une plus grande reconnaissance sociale statutaire des unions libres, ou des unions adultères (Antoine : 14). Au Sénégal, la réussite d'une femme peut difficilement se concevoir en dehors d'un cadre marital, puisque « la valeur sociale accordée au travail féminin est de loin supplantée par celle assignée à leur rôle d'épouse et de mère » (Adjamagbo et *al* : 247). Cela est confirmé par une grande partie des réceptions auxquelles j'ai eu accès, comme le montre cet extrait d'entretien : « Mais pourquoi elles ne veulent pas se marier celles-là ? Elles sont folles !

⁶Dont l'accès à des biens économiques et à leur propre résidence.

La vie c'est le mariage pourtant. Tout le monde sait ça ! Si tu ne te maries pas, personne ne va te respecter et les gens ils vont parler sur toi » (Mami, 34 ans, divorcée). Si l'on reprend la formule de M. Foucault, d'un côté « le couple, légitime et procréateur, fait la loi », et de l'autre, il y aurait les sexualités illégitimes (Foucault 2001 : 10-11). La question de la sexualité n'est que peu mise en avant dans la série. Ce flou laisse penser aux jeunes hommes avec lesquels j'ai travaillé que le confort auquel ont accès les femmes est justement révélateur du fait qu'elles le marchandent contre un accès à leurs faveurs sexuelles. Ils n'hésitent pas à ce propos à les qualifier de prostituées (*caga*).

6. La *sutura* en débat

Les interprétations primaires de la série donnent à voir « la manière dont les spectateurs utilisent ce qu'ils voient sur l'écran comme une porte d'entrée pour débattre du statut moral de la société [...] » (Schulz : 124). Les réactions que j'ai pu collecter s'accordent à dire que les deux protagonistes sont très différentes, même si elles exercent dans le même secteur d'activité. Un certain nombre de jeunes femmes non mariées a ainsi pu signifier qu'elles s'identifiaient plus au personnage de Mounass que de Daro⁷. Et du côté des hommes, c'est aussi envers Mounass que se tourne leur préférence. En tout cas, il leur semble inconcevable d'être en couple avec quelqu'un comme Daro. Mounass est considérée comme un exemple en termes de sobriété, parce qu'alors même qu'elle pratique le *mbaraan*, elle le fait de manière plus « raisonnée » que Daro. Son caractère, sa réserve, sa pudeur forment un ensemble de valeur qui sont prônées et incontournable dans l'éducation des jeunes filles au Sénégal (Diop : 51 ; Moya : 183), et qui sont donc particulièrement recherchées chez une épouse. Son maquillage a aussi été évoqué par des hommes et par des femmes : toujours très raffiné, mais se limitant à une pointe de fard à paupières, et à des perruques qui restent assez sobres.

⁷Si cette série met en avant des femmes qui réussissent et qui acquièrent une position sociale valorisée, la trajectoire de la comédienne qui joue Mounass, Maïmouna Hanne Diatta est aussi citée comme un modèle en termes de réussite. Suite au succès de la série, elle est devenue une véritable star au Sénégal et dans des pays voisins qui rediffusent la série en la traduisant en Français. Elle a été sacrée meilleure actrice de série africaine par les « Los Angeles Nollywood Film Awards » (LANFA). Elle semble donc porteuse de cette image de femme libre tout comme le personnage qu'elle incarne dans la série. Cela semble avoir eu un impact sur le fait qu'un grand nombre de téléspectatrices se soient identifiées à l'actrice et au personnage qu'elle incarne.

Une valeur en particulier semble avoir retenu l'attention des téléspectatrices, celle de la *sutura*, qui se rapporte à la préservation des apparences⁸. C'est une notion qui se situe entre l'honneur et la pudeur, qui désigne le fait d'arriver à voiler certains aspects, afin de préserver, de protéger sa propre réputation, celle de sa famille ou/et de son époux. La *sutura* n'est pas une valeur typiquement féminine, mais elle est plus portée par les femmes parce qu'elles sont garantes d'un certain nombre de valeurs. Comme me dira la mère de Codou (54 ans, mariée) « la femme préserve et les hommes se cachent derrière ça, c'est pour ça que les femmes se préoccupent plus que les hommes ». La *sutura* fait endosser aux femmes un rôle de protection de la réputation. Dans le cas de la série, elle est manifestée par le fait que les protagonistes ne montrent pas qu'elles sont en manque d'argent, qu'elles sont « dans le besoin », ce qui se rapproche en partie dans ce cadre de l'idée goffmanienne de « garder la face »⁹. Mais aussi par le fait d'être capable de masquer l'intérêt économique recherché lors de la séduction. Il semble, de l'avis de toutes mes enquêtées, que ce soit en particulier Mounass qui s'inquiète de préserver les apparences.

À l'inverse, Daro est présentée comme une personne excentrique, expansive, qui n'hésite pas à hausser la voix, à dire ce qu'elle pense, à défendre ses choix. De cette manière, elle s'affranchit en partie de la préservation des apparences attendue chez les femmes. Daro a même souvent été qualifiée de « dangereuse ». Ainsi Daro est en décalage de l'image qui évoque l'épouse parfaite, celle de *mocc pocc*, qui ferait référence à une femme qui, je cite une interlocutrice (62 ans, mariée) « fait tout pour son mari. Il a confiance en elle, elle accueille bien les invités, elle ne lui manque jamais de respect, elle ne parle pas trop, elle est très réservée ». Cette image ne représente clairement pas Daro qui se maquillerait trop, parlerait trop, manquerait trop de respect aux hommes. Les épisodes se succédant, on se rend compte rapidement que c'est elle qui pousse Mounass

⁸Le recueil de définitions différentes et complémentaires que nous avons effectué pendant le cadre d'interprétation secondaire, met principalement en avant l'aspect « préservation des apparences », et c'est la raison pour laquelle elle sera présentée sous cet angle. Elle diffère ainsi sensiblement de celle que lui donne J-F Werner qui en parle comme d'une « norme comportementale, faite de pudeur, de discrétion et de respect de l'autre » (Werner 2006 : 170), ou d'I Moya qui la définit comme « sens de la discrétion » (Moya : 185).

⁹La face étant défini comme « la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adopté au cours d'un contact particulier » (Goffman : 9).

vers le côté *business* de leur pratique. Durant la saison 3, Mounass rencontre un homme et pour la première fois, elle exprime qu'elle a des sentiments pour lui, qu'elle en est amoureuse. Daro va alors tout faire pour convaincre son amie de ne pas se marier, de ne pas se « faire avoir ». Elle exprime clairement que tant que leur activité prospère, cela ne sert à rien de se faire entretenir par un seul homme. Sa justification ne repose pas sur des critères touchant à l'émancipation des femmes, mais seulement sur des considérations économiques. Elle assure que pour gagner sa vie facilement, il vaut mieux cumuler les sources de revenus sans jamais s'attacher. Cela leur éviterait de se retrouver dans une situation économique précaire si dans le cadre d'une relation exclusive, l'homme en viendrait à perdre sa source de revenu, ou en cas de divorce.

7. Subversion et dénonciation

Une différence nette se dessine donc entre les deux personnages. D'un côté, Mounass qui est considéré comme « respectable » par la majorité des téléspectateurs, de l'autre Daro qui serait « dangereuse ». Certaines femmes reconnaissent néanmoins que la liberté à laquelle elle tend et à accès est respectable parce qu'elle « défend ses choix »¹⁰ malgré la pression sociale qu'elle subit. Autrement dit, elle tend à continuer son *business* sans pour autant chercher à se « caser » (Fakhi), en dépit des injonctions matrimoniales qui s'exercent auprès des femmes Sénégalaises (Dial : 97 ; Le Cour Grandmaison : 215). DN présente deux trajectoires de femmes dont la position sociale leur octroie des privilèges qu'une grande partie des téléspectateurs et téléspectatrices critiquent. Le *mbaraan* peut alors être stigmatisé négativement en ce qu'il donne aux femmes la possibilité de gérer leur « accessibilité sexuelle et l'instrumentalisation de leur pouvoir de séduction » (Fouquet 2011). Elles sont dans une forme d'ascendant sur les hommes qui sont dans une impossibilité d'exercer une forme de contrôle sur ces dernières puisque leurs pratiques les poussent à se réaliser en dehors d'une ascendance masculine. Dans ce cadre, il ne peut donc pas y avoir pour elles de dépendance à l'égard de l'époux (Antoine et al). C'est en cela que DN propose une présentation alternative des rapports de genre, cristallisés ici à travers des modèles de la réussite au féminin, une réussite économique et une réussite sociale, l'une entraînant l'autre.

¹⁰Cette expression a été entendue plusieurs fois en entretien.

Dans une approche prenant en compte le fait que les publics soient à même de créer leurs propres significations quant au contenu qu'ils regardent (Elliot), il s'agit également de s'interroger sur le sens que les téléspectateurs et téléspectatrices trouvent dans DN. « Moi je pense que la volonté de la série c'est de conscientiser les gens » me précise en 2015 une femme mariée de 35 ans. Je lui demande de m'en dire un peu plus et elle me répond : « Oui, si tu vis comme ça, ça ne mène à rien. Tu n'évolues pas. Personne ne peut être fier de toi. Tu n'es pas un modèle. Dieu ne veut pas ça pour les femmes ! ». Je pense effectivement que DN n'est pas empreinte de valeurs féministes, et qu'elle a plutôt pour vocation de dénoncer des comportements féminins. En cela, elle est un contre-modèle de ce qui est culturellement attendu d'une femme à marier.

DN c'est de la science-fiction. Oui ça existe, mais c'est rare. Moi je ne ferais pas ça, c'est pas dans ma personnalité et puis c'est trop compliqué. Si tu fais ça, tu auras tout le monde sur ton dos. Mais ça donne des idées quand même [Rires]. (Marie 22 ans, fiancée)

L'image donnée des femmes elle est quand même positive, mais aussi négative. C'est entre les deux. Il y a le côté matérialiste, c'est sûr. Mais il y a une forme de liberté. Il y a des femmes qui sont comme ça. La série elle montre la réalité de la société. Et ça représente des valeurs qui sont défendues par la société sénégalaise [En particulier la *sutura*]. (Mamita 44 ans, mariée)

Les réponses des téléspectatrices semblent plus nuancées que celles des hommes qui condamnent plus durement le *mbaraan* dans DN. Quoi qu'il en soit, le message de DN, s'il en est un, ne semble donc pas orienté vers une dénonciation de l'hégémonie masculine, puisqu'il fait passer les hommes pour des victimes innocentes. J'ai l'impression que l'intérêt de cette série est de créer un débat dans la société civile, un débat entre homme et femmes, entre femmes, entre hommes, et entre générations. J-F Werner montre dans l'une de ses études, que la diffusion de *telenovelas* offre un cadre dans lequel une liberté de parole est permise, ce qui n'est pas toujours le cas en dehors de ce dernier, notamment en ce qui concerne les relations cadets/aînés (Werner 2012 : 102). Les relations entre les sexes sont soumises elles aussi à des restrictions en termes de parole. L'observation de la diffusion de DN dans des contextes familiaux mixtes me pousse donc à penser, en vue des débats que les thématiques abordés par la série ont pu susciter, qu'elle peut donner lieu à une certaine permissivité communicationnelle. Quoi qu'il en soit, je pense que l'on peut accorder à DN le mérite d'avoir fait entrer de nouvelles questions, concernant les relations hommes/femmes, sur la scène nationale.

Malgré tout, DN donne un terreau aux hommes pour critiquer le matérialisme des femmes, et ils ne se privent pas de le faire.

Tout comme Schulz par rapport au Mali, je peux noter une ambivalence de la réception des histoires mises en scènes, entre désirabilité d'une plus grande liberté et les risques qu'elle fait encourir (Schulz : 122). C'est à ce propos que s'intéresser à la différence entre un discours momentané, pendant la diffusion, et un *a posteriori* est intéressant dans les décalages perceptibles entre ces deux moments. J'ai pu entendre à plusieurs reprises des adolescentes et jeunes femmes exprimer que les deux amies étaient fortes (*am doole*), intelligentes (*am xel*), courageuses (*am fit*) et avaient de la connaissance (*xam-xam*). Alors que ces traits de caractère n'étaient que peu exprimés suite à la diffusion, où bien souvent revenaient en entretien le fait que les pratiques de Mounass et Daro n'étaient pas « des exemples à suivre » (Marie). Quoi qu'il en soit, même si DN est considérée comme une série subversive, qu'une grosse partie de l'audimat critique ouvertement l'amoralité des pratiques des deux héroïnes, elle donne à voir des modèles de réussite féminins qui sont aussi emblématiques de formes de « compétition pour l'appropriation de ressources » (Banégas et al : 5) que de reconfigurations relationnelles entre hommes et femmes.

Bibliographie

- ADJAMAGBO, Agnès et al., « Le dilemme des Dakaroises : entre travailler et « bien travailler » », DIOP, Momar Coumba, dir., *Gouverner le Sénégal : entre ajustement structurel et développement durable*, Paris, Karthala, 251-276, 2003
- ANG, Ien, « Culture et communication. Pour une critique ethnographique de la consommation des médias dans le système médiatique transnational », *Hermès*, Vol. 11-12, 1992, 75-93.
- ANTOINE, Philippe, « Analyse biographique de la transformation des modèles matrimoniaux dans quatre capitales africaines : Antananarivo, Dakar, Lomé et Yaoundé », *Cahiers québécois de démographie*, Vol. 35, No. 2, 2006, 5-38.
- ANTOINE, Philippe et al., « Mariage, divorce et remariage à Dakar et Lomé », DIAL, Document de Travail, Vol. 7, 2003 : <http://www.dial.ird.fr/content/download/49191/377927/version/1/file/2003-07.pdf>, (page consultée le 8 mai 2014).
- BÂ, Mariama, *Une si longue lettre (1979)*, Dakar, Les nouvelles éditions africaines du Sénégal, 2006.
- BANÉGAS, Richard et al., « Nouvelles figures de la réussite et du pouvoir », *Politique Africaine*, Vol. 1, No. 82, 2001, 5-23.

- CASTRO, Julie, « « Les filles sont trop matérialistes ». Tensions et soupçons dans les transactions sexuelles au Mali », FASSIN, Didier et al., dir., *Economies morales contemporaines*, Paris, La Découverte, 2012, 309-330.
- DIAL, Fatou Binetou, *Mariage et divorce à Dakar : itinéraires féminins*, Paris, Karthala, 2008.
- DIOP, Abdoulaye-Bara, *La famille wolof (1985)*, Paris, Karthala, 2012.
- ELLIOT, Philip, « Uses and Gratifications Research : A Critique and a Sociological Alternative », BLUMLER, Jay et al., dir., *The Uses of Mass Communications*, Beverly Hills and London, Sage, 1974, 249-268.
- ENEL, Catherine et al., « À propos des partenaires féminines des hommes ayant des pratiques homosexuelles au Sénégal », *Autrepart*, Vol. 1, No. 49, 2009, 103-116.
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir (1976)*, Gallimard, Mesnil-sur-l'Esrée, 2011.
- FOUQUET, Thomas, « De la prostitution clandestine aux désirs de l'ailleurs : une « ethnographie de l'extraversion » à Dakar », *Politique Africaine*, Vol. 3, No. 107, 2007, 102-123.
- FOUQUET, Thomas, « Aventurières noctambules », *Genre, sexualité & société*, No. 5, 2011, <http://gss.revues.org/1922>, (page consultée le 21 avril 2014).
- FOUQUET, Thomas, « La clandestinité comme stratégie. Sur la sexualité transactionnelle à Dakar », BROQUA Christophe et al., dir., *L'échange économique-sexuel*, Paris, Éditions EHESS, 2014, 125-152.
- GOFFMAN, Erving, *Les rites d'interaction (1967)*, Paris, Les Éditions de minuit, 1974.
- LE COUR GRANDMAISON, Colette, « Stratégies matrimoniales des femmes dakaroises », *Cahiers de l'ORSTOM*, Vol. 8, No 2, 1971, 201-220.
- MOYA, Ismaël, « L'esthétique de la norme : discours et pouvoirs dans les relations matrimoniales et maraboutiques à Dakar », *Autrepart*, Vol. 1, No. 73, 2015, 181-197.
- RABAIN-JAMIN, Jacqueline, « Enfance, âge et développement chez les wolofs du Sénégal », *L'Homme*, Vol. 3, No. 167-168, 2003, 49-65.
- SCHULZ, Dorothea, « Mass-Media et subjectivités dans le Mali urbain contemporain », WERNER, Jean-François, dir., *Médias visuels et femmes en Afrique de l'Ouest*, Paris, L'Harmattan, 2006, 109-144.
- SECK, Abdourahmane, *La question musulmane au Sénégal. Essai d'anthropologie d'une nouvelle modernité*, Paris, Karthala, 2010.
- TABET, Paola, *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- WERNER, Jean-François, « Télévision et changement social en Afrique de l'ouest postcoloniale. Étude de cas : la réception des *telenovelas* au Sénégal », *Anthropologie et Sociétés*, Vol. 36, No. 1-2, 2012, 95-113.

WERNER, Jean-François, « Télévision, *telenovelas* et dynamiques identitaires féminines à Dakar », *Afrique contemporaine*, Vol. 4, No. 240, 2011, 144-146.

WERNER, Jean-François, « Comment les femmes utilisent la télévision pour domestiquer la réalité. Enquête ethnographique sur la diffusion et la réception des *telenovelas* au Sénégal », WERNER, Jean-François, dir., *Médias visuels et femmes en Afrique de l'Ouest*, Paris, L'Harmattan, 2006, 145-194.